

# LA FLAMME DU BELEM

Jean Lary de Fortuné



— • —

## ÉPISODE VII

— • —

Au moment où l'éclair avait jailli de Notre-Dame-de-la-Garde, déchirant le ciel et inondant de sa lumière la cabine où se trouvaient Jeanne et Magalie, la jeune malade se redressa de sa couche, ouvrit les yeux, regarda sa mère et déclara d'une voix claire et posée :

« J'ai faim ».

Jeanne crut sur le moment ne pas comprendre la demande de sa fille.

« Que dis-tu, ma chérie ? »

« Je dis que j'ai faim. Quand passons-nous à table ? »

« Passer à table. Passer à table ! Mais oui, mais oui ; bien sûr nous allons passer à table ! »

Jeanne se leva d'un bond.

« Ne bouge pas, ma chérie, je reviens tout de suite »

Quittant la cabine, elle traversa la coursive, frappa la porte de la chambre juste en face, où le maître bosco avait déclaré se trouver.

« Oui » entendit-elle.

Le bosco était allongé sur sa bannette.

« Ma fille a faim, déclara t-elle en hâte ; monsieur, ma fille a faim »

« C'est la meilleure chose qui pouvait arriver. Votre fille, madame, est un sacré matelot ! Je vous félicite »

Puis au bout d'un instant :

« Vous dites vraiment qu'elle a faim ? »

« C'est ce qu'elle vient de me dire »

« Je vais rendre compte au Vieux ; pardon, madame, je veux dire au Commandant »

Le Commandant reçut la nouvelle en éclatant de rire et, se prenant avec force ostentation pour le capitaine Haddock :

« Mille sabords ! Une bonne nouvelle n'arrive jamais seule ; la mer s'endort et notre pucelle à bord a l'estomac qui se réveille ! Appelez-moi les deux cuistots. Je dis bien les deux. Nous allons mettre les petits plats dans les grands. Moi aussi, tonnerre de Nantes, cette petite risée m'a mis en appétit ! »

Comme pour se défouler de toute la tension qu'ils avaient embarquée en eux tout au long de ces interminables heures, les hommes éclatèrent de rire à leur tour.

... Le couvert, bien emprisonné dans son violon, avait été dressé dans le faux-pont, en arrière de l'office et du carré des maîtres. Après émotion commune, table commune. Comme des escargots après la pluie, la petite délégation de la Flamme, était sortie de son poste. Un des deux lieutenants, un maître et une poignée de gabiers restaient aux commandes du navire.

Le pacha avait invité Jeanne à prendre place à sa droite et Magalie à sa gauche. En face, Marc, le Second. Une seule consigne avait été passée aux deux maîtres-queux :

« Avec un mois de ravitaillement en cambuse, servez-nous un repas à la Lucullus. Sinon je vous condamne l'un à la petite cale et l'autre à être pendu par les ... au sommet du grand mât ».

« Qu'est-ce que cette petite cale ? » questionna Jeanne.

« La petite cale, je ne souhaite à personne de la connaître. Elle était en vigueur dans l'ancienne marine. La punition infligée consistait à ficeler le marin avec un cordage, à le jeter à la mer et à le faire passer sous l'eau d'un bord à l'autre de la coque.

« Mais c'est horrible ! » s'exclama Jeanne.

« Oui, vous avez raison mais c'était la vie du marin. Il fallait une obéissance sans faille aux ordres. Tout écart ou indiscipline pouvait mettre en jeu la sécurité du navire. Les matelots savaient à quoi s'en tenir. La sanction était appliquée devant tout l'équipage rassemblé sur le pont. Une équipe souquait le cordage, assez vite pour éviter que le condamné ne se noie, mais pas trop fort, sinon son corps raclait les concrétions abrasives des bernacles sur la coque ou heurtait violemment le bois de la tête »

« Mais avec votre cuisinier, vous plaisantiez, Commandant, n'est-ce pas ?

« Bien sûr ! Je n'ai que deux cuisiniers et je ne voudrais pas les perdre ! »

... Le dîner se déroula dans une gaité à la hauteur de l'angoisse qui avait saisi les uns et les autres. Effectivement la cuisine s'était surpassée :

Aumônière grand hunier sauce Belem en entrée, suivie d'un rôti de bœuf (du Brésil naturellement) aux truffes et duo de champignons. Sur un paillason de pont spécialement tressé pour présenter les fromages : un cœur de Neufchâtel crémeux à point et un Brillat-Savarin digne du grand gastronome (même s'il n'avait pas connu ce fromage créé après sa mort). Et en dessert : un fondant aux trois cacao qui vous dansait une samba dans la bouche en caressant vos papilles.

Subitement toutes les lumières du carré s'étaient éteintes. Alors surgissant de l'obscurité, le fondant aux trois cacao surmonté d'une couronne de bougies avait fait son apparition.

« Bon anniversaire » s'écria le Second en regardant Jeanne.

« Mon Dieu » s'exclama t-elle.

Le Chef, c'est à dire le chef mécanicien, n'était pas le dernier à plaisanter. Alors que, pour lui remplir son verre, on lui présentait un flacon joufflu et ambré, digne de l'Ordre Illustre des Chevaliers de Méduse et que le sieur Jean-Louis Girardin de Vauvré, intendant de la marine à Toulon en 1693 et principal créateur de l'Ordre, n'aurait pas renié, il se mit à raconter l'histoire suivante, en précisant qu'elle était toute à fait vraie : un digne magistrat avait été invité à déjeuner chez une vieille marquise. Les maîtres d'hôtel servaient à la noble assemblée un vin capiteux quand la marquise, se tournant vers l'homme de loi, lui demanda :

« Cher président, lequel préférez-vous du bourgogne ou du bordeaux ? »

« Madame, répondit l'homme de robe, c'est un procès dont j'ai tant de plaisir à visiter les pièces que j'ajourne toujours à huitaine le prononcé de mon arrêt ».

« Connaissez-vous celle-ci, demanda le lieutenant : il s'agit d'un buveur à qui on servit, au dessert, du raisin dans un repas officiel. Et savez-vous ce que l'homme répondit en repoussant les grappes de la main :

« Veuillez m'excuser mais je n'ai pas l'habitude de prendre mon vin en pilules ! »

Jeanne était aux anges ; elle revoyait sa fille heureuse et en pleine santé. Elle même riait de la conclusion de cet épisode et de ce dîner inattendu. Le Second la regardait avec de plus en plus d'insistance et s'était mis à la questionner, à vrai dire, de façon assez indiscrete, sur sa vie, ses goûts, ses activités. Jeanne éludait les questions qu'elle jugeait trop personnelles mais parlait de son métier d'historienne. Elle s'était prise aux jeux des questions :

« Demain nous serons le 8 mai et nous arriverons à Marseille ... »

« Oui, l'interrompit Marc, nous accosterons à Marseille, normalement »

« Nous accosterons, reprit-elle avec un sourire. Savez-vous quel événement s'est produit un 8 mai ? »

« Tout de même, madame, s'exclama le Commandant ; je peux même vous donner l'heure de la signature de l'acte de capitulation de l'Allemagne à Berlin : 23 H 01. Un premier acte avait été signé la veille mais sans les soviétiques ».

« Maman est une spécialiste de Jeanne d'Arc » lança Magalie pour les mettre sur la voie.

« Ah, là je donne ma langue au chat » reconnut Marc.

« Puisque vous employez cette expression, pouvez-vous me dire quelle est son origine ? »

« Non, avoua le premier lieutenant, mais je peux vous dire que de tous temps dans la marine nous aimons beaucoup les chats. Un vieux proverbe déclare d'ailleurs que les chats portent chance à ceux qui naviguent. Si dans la vieille marine, un marin venait à jeter, par je ne sais quelle folle idée, un chat à la mer... »

« On le condamnait à la petite cale » interrompit Magalie.

« Pire que cela ! On le jetait aussitôt et tout cru à la baille. Tuer un chat portait malheur ». »

« Je vous donne la réponse, poursuivit Jeanne. Au départ, au XVIIIème siècle, on ne disait pas donner sa langue au chat mais jeter sa langue au chien. Puis du chien on est passé au chat. Allez savoir pourquoi ? »

« Pour ne plus vexer les chiens ! »

« Peut-être. La langue est l'organe avec lequel on parle. Quand on ne connaît pas la réponse à une question posée, la langue n'a plus beaucoup d'importance, ni de valeur puisqu'elle n'arrive pas à trouver la réponse. On peut la jeter, la donner au chat parce que le chat a la réputation de connaître beaucoup de choses, presque tout ».

« Si le chat sait tout, moi-même je viens d'apprendre quelque chose » conclut le lieutenant.

« Mais le 8 mai, en définitive ? » questionna Marc.

« Jeanne d'Arc à la tête de ses troupes délivre Orléans. C'est sa première grande victoire contre l'envahisseur Anglais. Orléans était ceint de 3 kilomètres de remparts et les Anglais occupaient une bastide, dite bastide des Tourelles, sur la Loire. Jeanne intervient la veille, le 7 mai, et les repousse. En montant à l'assaut, elle reçoit une flèche anglaise en pleine épaule. Elle en pleure de douleur. Elle oint sa blessure d'huile, retire elle-même la flèche et prie. Le lendemain, après la messe quotidienne à laquelle assiste toute l'armée, genoux en terre, Jeanne repart au combat, levant haut sa bannière et boute les Anglais. C'était le 8 mai 1429. Il y aura exactement 595 ans demain. Le 8 mai est donc doublement un grand jour ».

« Merci, Jeanne ... pardon madame ». Le prénom était sorti des lèvres de Marc.

« Merci aussi, chère madame. Nous n'avons pas tous les jours de telles discussions à bord. Merci à ta maman » poursuivit le Commandant en s'adressant à Magalie. « Comment allons-nous faire pour caser, le même jour, la victoire de Jeanne d'Arc, la capitulation de l'Allemagne et l'arrivée du Belem et de sa Flamme ? »

« Nous y arriverons en chantant » déclara péremptoirement le lieutenant. Et sans autre forme de procès, s'étant levé, il entonna « Jean-François de Nantes ». Normal pour le Belem !

« C'est Jean-François de Nantes  
Oué, oué, oué,  
Gabier sur la Fringante, oh mes bouées  
Jean-François de Nantes ... »

Tous les hommes reprirent en chœur.

« Débarque en fin de campagne  
Fier comme un roi d'Espagne  
En vrac dedans sa bourse  
Il a vingt mois de course ... »

Les deux cuisiniers s'étaient joints au chœur :

« Une montre et une chaîne  
Valant une baleine ... »

Le carré vibra aux accents mâles de ces hommes, rudes par nécessité  
mais poètes par vocation d'âme. Marc se leva à son tour :

« Amis, épargnons à nos nobles invitées la fin de ce chant. Chantez avec  
moi : Naviguant dans le port de Nantes ».

« Naviguant dans le port de Nantes  
Ou là, ou là, là, là,  
J'ai rencontré la plus charmante... »

Tous entonnèrent :

« Pique la baleine  
Joli baleinier  
Pique la baleine  
Allons nous coucher... »

Combien de fois ce vieux carré improvisé, combien de fois ce noble bordé  
avaient-ils entendu ces paroles sans âge, de marins qui avaient perdu le

leur, pour fusionner avec cette innombrable marée humaine qui depuis déjà des siècles sillonnait les routes des mers et des océans ?

Le soleil, malgré l'heure, riait au dehors et au dedans. Pour sûr, les dauphins devaient rire aussi et escorter l'étrave en jouant à cache-cache. Magalie regardait tout cela avec des yeux écarquillés. Pour elle, c'était un monde nouveau, totalement inconnu. Elle était là, tout juste sortie d'un drame et la fête venait la cueillir au sortir d'une tragédie. Ce vaisseau était comme le ventre d'une mère qui protégeait de tout. Il y faisait bon ; il y faisait chaud. Il y avait des chants. Que Dante Stevenazzi n'était-il là ? Il y avait des rires, de l'humain et de l'entente. Après les périls partagés, le partage de l'amitié.

C'était donc cela la vie du marin ? C'est vrai que dans le nom Belem, se trouvent les trois lettres « B.E.L. » Bel comme beau.

Jeanne, mue par elle ne savait quelle force, se leva aussi, se racla la gorge, regarda sa fille qui se dressa aussi de sa chaise, et toutes deux se mirent à chanter :

« Provençau, veici la Coupo  
Que nous vén di Catalan  
A-de-reng beguen en troupo  
Lou vin pur de noste plan

Coupo Santo  
E versanto  
Vu ejo a plen bord  
Lis est estrambord  
E l'enavans di fort !

... Verse-nous la poésie  
Pour chanter tout ce qui vit  
Car c'est elle l'ambrosie  
Qui transforme l'homme en Dieu »

Comme par une préscience, personne n'applaudit. On n'applaudit pas la Canson de la Coupo ! Tous restaient muets et admiratifs. C'était la première fois que cet hymne était chanté à bord du trois mâts nantais, au nom de Belem !

-- • --

(À suivre)